

160-161



AFRIQUE

ALGÉRIE, TUNISIE ET ÉGYPTÉ.

COSTUMES FÉMININS DES POPULATIONS BERBÈRES, ARABES, MAURESQUES,
JUIVES, NÈGRES ET FELLAHINES. — LE *ROUMI*.

Le Champignon.					L'Ours.				
1	2	3	4	5	10	11	12	13	14
6		7	8	9	15	16		17	18

N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 14 et 18.

Algérie.

N^{os} 8 et 11.

Tunisie.

N^o 15.

Égypte.

N^{os} 16 et 17.

Roumains : le *Roumi*.

Ethnographiquement, l'Algérie et la Tunisie ne peuvent se séparer, toutes deux renfermant les mêmes grandes catégories de populations : les Berbères, les Arabes, les Maures, éléments auxquels sont venus se joindre les Juifs et les noirs du centre de l'Afrique.

Les types féminins de ces populations aux costumes si variés, apparaissent ici tels qu'ils peuvent être dans le désert, dans les montagnes, ou lorsqu'ils se mêlent et se coudoient dans les rues étroites des villes barbaresques.

C'est d'abord la femme berbère, l'aborigène, que plusieurs de nos planches font connaître dans tous les détails de sa vie si active. On sait que cette utile auxiliaire du Kabyle, dont elle partage la rude existence, est traitée sur le même pied que son mari et jouit d'une égale considération.

En regard, la condition de la femme arabe nomade est mauvaise, surtout dans les populations serviles, et ne peut être comparée à celle de la Berbère, l'Arabe étant foncièrement polygame. C'est sur les femmes qu'il

a achetées que retombe le fardeau de toutes les besognes; aussi ces malheureuses vieillissent-elles rapidement à leur dur métier de servante.

Dans les classes riches, la femme à qui l'on fait parcourir les vastes espaces commodément installée dans un attatouch (palanquin placé sur le dos du chameau), supporte une existence qui se consume dans l'inactivité; sa situation morale n'est guère plus enviable que celle de la femme qui, vêtue de guenilles, marche pieds nus sur le sol brûlant de l'Afrique.

Dans les villes, la femme arabe des classes aisées est toujours plus ou moins voilée. A Alger, on lui voit les yeux et une étroite bande du front; à Constantine et à Bône, on ne voit plus qu'un œil; à Bizerte, le mystère est absolu, ce sont alors de vraies statues qui marchent.

Il en est de même des Mauresques qui, sortant peu d'ailleurs, ne circulent jamais dans les rues sans *beslik*; leur *sassari*, espèce de haïk d'étoffe légère qui couvre entièrement le corps, empêche de bénéficier de la vue d'un costume d'intérieur, toujours empreint d'une certaine grâce et d'une grande richesse.

Quant aux Juives, on les voit avec des costumes variant selon les localités; la Juive de Constantine est différente de celle d'Alger; dans une autre partie de l'Algérie, sa mise offrira de nouvelles variétés. Il n'y a qu'à Tunis que le costume de la femme israélite soit d'un aspect tout particulier et d'une originalité du plus mauvais goût.

On ne voit rien d'intéressant à relever dans le costume des noirs, hommes ou femmes, soit comme ouvriers, soit comme domestiques; ils portent tous les vêtements en usage chez la population qui les emploie.

Dans les villes des États Barbaresques, si les vêtements féminins ont encore conservé leur forme primitive, ils ne sont plus faits de ces tissus de laine soyeuse aux tons si doux à l'œil, œuvres délicates des mains mauresques. Ce sont aujourd'hui des étoffes vulgaires généralement à carreaux bleus; le bleu est la couleur favorite des femmes arabes civilisées.

A côté de ces différents éléments ethnographiques se trouve, dans l'une de ces deux planches (n° 15), une Fellahine portant une cuve sur la tête.

Les Fellahs représentent l'ancienne population agricole de l'Égypte mélangée des éléments qui firent successivement invasion dans le pays. Néanmoins, la longue continuité du séjour en Égypte a modifié les lignées issues de cet amalgame de types, de façon à imprimer aux générations modernes une ressemblance quelquefois frappante avec l'ancien type égyptien. Ainsi, bien que les descendants de la célèbre race égyptienne soient plutôt les Coptes et les Nubiens qui se sont peu mêlés aux races envahissantes, il n'est pas absolument surprenant que les traits des habitants de l'antique Mesraïm se soient mieux conservés chez les Fellahs; car les Coptes, ainsi que les Nubiens ont varié dans leur mode d'existence et n'ont pas eu, de génération en génération, cette unité de travaux, cette immobilité d'intelligence et de sensations dont la puissance a pu déterminer chez leurs compatriotes la continuité des mêmes phénomènes physiques.

ALGÉRIE.

Berbères ou Kabyles.

N°s 3 et 5.

Femmes kabyles des environs de Bône.

Sur la *cheloulha* ou chemise de laine, un haïk, de couleur tranchante chez l'une de ces deux femmes et de couleur brune chez l'autre; cette pièce de laine, longue d'environ dix-huit aunes, enveloppe plusieurs fois le corps de ses larges plis; il est d'usage de la remonter en partie dans la ceinture pour faciliter la marche. Les bras restent nus.

Les femmes kabyles remplissent leurs travaux quotidiens à visage découvert; le voile est réservé aux femmes de marabouts.

La femme n° 3 est coiffée de l'ancienne calotte dite *ichaoun*, sur laquelle on enroule une pièce d'étoffe de laine.

La jeune fille n° 5 a la tête nue; au milieu de ses cheveux frisés passe un ruban qui sert à suspendre d'énormes anneaux en métal blanc. Cette jeune Kabyle porte un bracelet estampé.

La femme n° 3 a le poignet entouré de bandelettes et les doigts chargés de bagues (voir les bijoux kabyles de la planche ayant pour signe la Roue d'engrenage).

N° 6.

Jeune montagnarde.

Beskir, tissu léger encadrant le visage, avec un *ichaoun* d'étoffe brodée autour duquel flotte un voile de mousseline. Large tunique remontée dans la ceinture.

Cette jeune fille tient un vase fait avec le *thalakht*, argile généralement employée en Algérie pour la confection de toute sorte de poteries.



AFRIQUE

AFRICA

AFRIKA



IMP FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Brandin lith



AFRIQUE

AFRICA



AFRIKA

IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Brandin lith.

Arabes.

N° 1.

Femme arabe des environs de Bône.

Gandoura descendant à mi-cuisse et serrée aux hanches par une ceinture de poil de chameau ou d'alfa; les bras sont nus. Burnous rejeté sur les épaules. Lambeau d'étoffe roulé autour de la tête; les femmes de la campagne ne se cachent pas la face. A la main, un bâton noueux.

La splendeur du haïllon est assez générale en Algérie. Pendant les saisons où une chaleur excessive enlève aux Arabes livrés à eux-mêmes le peu d'activité qu'ils possèdent, leur toilette offre des lacunes qu'ils ne songent guère à combler. Une pièce de flanelle ou de grosse laine, taillée en burnous, forme quelquefois la garde-robe complète de l'Arabe; à quelques-uns de ces burnous, il manque autant d'étoffe qu'il en reste, comme on le voit par l'exemple ci-joint.

N°s 2, 10 et 14.

Femmes du sud de l'Algérie.

N° 2. — Haïk d'étoffe légère couvrant la tête et les épaules. Indépendamment de ce haïk, la tête est coiffée d'une petite calotte et d'un turban de laine. Quelques-unes de ces femmes se contentent de dissimuler leur visage en relevant avec la main un coin du haïk. Sur la *gandoura*, on voit une robe de laine blanche et un manteau s'attachant comme la *palla* grecque (voir la *palla* dans la femme kabyle n° 9 de la planche le Canif); ce manteau antique, laissant les bras libres, est fixé sur les épaules au moyen de ces broches de métal que les Kabyles qui les fabriquent appellent *ibesimen*.

N° 10. — Coiffure composée d'un haïk léger couvrant la tête et les épaules, et d'un turban d'étoffe autour duquel s'enroulent des fils de laine. *Gandoura* à larges manches, remontée dans une ceinture.

N° 14. — Ici, le voile à l'aide duquel les femmes accompagnent leur visage à la façon d'une mentonnière, consiste en un tissu de proportion moindre couvrant la tête et s'enroulant autour du cou; la coiffure se compose en outre du burnous recouvert par un turban en poil de chameau. Ce même burnous est fixé sur les épaules au moyen d'une cordelière transversale. La *gandoura* est mise sur une autre tunique couvrant immédiatement le corps. Bracelets estampés. Grandes anneaux d'oreille.

N° 4.

Arabe des environs de Bône.

Turban de poil de chameau maintenu par des cordelettes de laine et recouvert du classique burnous dont les larges pans sont rejetés sur les épaules. Sous ce burnous, la *gandoura*.

Bône, elle-même, est une ville arabe dont l'ancien aspect n'est pas encore transformé.

N° 7.

Coiffure plate de la femme obligée de porter souvent des fardeaux sur la tête. Colliers de sequins. Robe de couleur voyante sur une tunique blanche.

Maures.

N° 12.

Mauresque en costume d'intérieur.

Mouchoir de tête. Sur un *djaboli* de soie aux manches courtes, la *farmla*, veste brodée garnie d'or et d'argent, descendant sur les hanches comme une redingote courte. Les dames mauresques portent ordinairement

avec cette veste, une ceinture flottante et un *seroual* (pantalon) de tissu léger descendant jusqu'aux pieds (voir d'autres exemples de femmes mauresques aux planches le Rouet, la Marotte et la Tête de nègre).

Juifs.

N° 9.

Juive de Constantine.

Kuffia brodé, genre de coiffure rehaussée sur le sommet en forme de corne. Collier de perles. Corsage garni de broderies épaisses, faisant cuirasse sur la poitrine. Robe ouverte laissant apercevoir une jupe de dessous aux larges manches pendant sur le côté. Tablier brodé. Babouches.

Cette femme s'appuie sur la grande mandoline arabe dite *durbakka* (voir quelques types de juives d'Alger et de ses environs dans la planche ayant pour signe la Gerbe).

Nègres.

N° 18.

Marchand ambulante.

Chechia dont le gland retombe sur un turban de couleur voyante. *Gandoura* de couleur blanche, recouverte d'un burnous rayé garni d'un capuchon.

Assis devant sa petite boutique d'objets indigènes étalés sur le pavé, ce nègre attend patiemment un acheteur. En Afrique, les marchands dorment ou s'agitent, attendent la clientèle ou la provoquent, suivant qu'ils sont arabes, juifs ou nègres.

Les nègres algériens descendent pour la plupart d'anciens esclaves soudanais amenés par les caravanes à travers le Sahara depuis Haoussa, Tombouctou et les villes du Bornou jusqu'en Algérie. Le nègre musulman est affranchi par cela même qu'il a embrassé l'islamisme.

N° 13.

Jeune fille.

Chechia ornée d'un large gland. Le buste est recouvert d'une chemise brodée dont le fin tissu est relevé par des espèces de bretelles en galons jaunes. Collier de verroterie. Jupe d'indienne.

Les négresses algériennes sont, en général, masseuses dans les bains maures, boulangères ambulantes ou domestiques.

TUNISIE.

N° 8.

Femme arabe des classes aisées; costume de ville.

Takrêta, long voile de tête enveloppant le *kuffia*, dont on n'aperçoit que la silhouette. Le bas du visage est couvert par le *beskir*, pièce d'étoffe ici nouée derrière la tête et retombant jusqu'à mi-jambe. Riche collier orfévre. *Sassari*, haïk d'étoffe légère cachant complètement le costume intérieur. Bas de soie; babouches.

Souvent, ces femmes mystérieusement voilées dissimulent ainsi une maturité hâtive. Dans ce pays où les femmes se flétrissent de bonne heure, les Tunisiens ont un mot pour qualifier une beauté disparue ou en train de disparaître, ils disent: « C'est une *enchir*, » ce qui, dans l'idiome local, signifie une ruine, une antiquaille.

N° 11.

Femme arabe des classes pauvres.

Les femmes de ces classes vont presque toujours à visage découvert: coiffure formée d'une *saffaka*, mouchoir de tête, et d'une pièce d'é-

toffe encadrant le visage; on remarque encore dans cette figure le *beskir*, mais cette pièce d'étoffe n'est pas ici destinée à cacher le bas du visage, elle fait partie de la coiffure et couvre immédiatement la tête.

Gandoura aux larges manches. Burnous de grosse laine fixé sur l'épaule (arrangement qui rappelle l'antiquité). Bracelet de cuivre.

ÉGYPTE.

N° 15.

Fellahine ou paysanne.

Les *Fellahs* forment la population agricole de l'Égypte. La conformation et la physionomie de la fellahine offre une grande analogie avec les figures sculptées sur les anciens monuments; telles sont les statues d'Isis, telles sont ces Égyptiennes modernes. Malheureusement, la beauté de la femme fellah se flétrit vite par les fatigues de la maternité et les souffrances d'une situation misérable.

Le seul luxe de la famille du cultivateur est, avec l'usage du café, celui du tabac. La figure ci-jointe tient à la main une des longues pipes de terre dans lesquelles les fellahs fument un tabac indigène soumis à une simple dessiccation et dont le parfum est, paraît-il, très agréable: c'est pour eux un enivrement et une tonification tout à la fois.

Sur la tête de cette fellahine on voit un ustensile de cuivre. Elle a pour vêtements, un *ielech*, grande robe bleue recouvrant un *libas* (caleçon) de toile ou un *chintyan*, petite robe d'indienne, et un long tablier bordé d'un liseré rouge. La coiffure présente une certaine complication: *acbeh*, fichu, en soie de couleur éclatante, posé sur le *libdeh* ou petite calotte, de manière à laisser tomber une des pointes de chaque côté du visage et la troisième sur la nuque; sur ce fichu, on met le *tarbah*, le grand morceau de toile de coton ou de mousseline qui part du sommet de la tête et descend en arrière comme un voile jusqu'au bas de la robe. Quand les femmes veulent sortir de la maison, elles prennent le *borquo*, longue bande de gros crêpe noir couvrant la figure à l'exception des yeux et retombant assez bas sur le tablier; ce borquo est garni de rubans qui l'attachent de chaque côté de la calotte. Une rangée de grosses perles de métal ou de verroterie est adaptée à cette même calotte ou libdeh, afin de maintenir le borquo au milieu du front en même temps qu'elle l'écarte du nez et permet à l'air de circuler sur le visage; à droite et à gauche pendent quelquefois des chaînettes formées également de perles fausses ou de piécettes de métal (voir la bijouterie rustique de l'Égypte à la planche AY, Orient).

Cette femme tient aussi un tamis pour le dépiquage des grains.

Les paysannes égyptiennes se servent peu du *henné*; les rudes travaux de la campagne auraient bientôt enlevé cette coloration orangée dont les femmes oisives ornent le bout de leurs doigts. Ces femmes substituent à l'usage du henné un tatouage indélébile ordinairement bleu ou vert, dont elles se couvrent le front, la poitrine, le dessus des mains et les bras; les plus modérées de ces fellahines en ont au moins sur le front et sur le menton. Ce raffinement de coquetterie exotique forme un étrange contraste avec les misérables occupations auxquelles ces femmes sont condamnées.

N°s 16 et 17.

Mendiants; types slaves.

La mise de ces deux mendiants offre un mélange hétéroclite de vêtements empruntés à différentes populations de l'Orient européen. Celui qui joue de la *guzla* (n° 16) et qui paraît aveugle, porte sur sa chemise croisée une longue veste rapiécée qui n'a pas de caractère bien tranché; un large *seroual* (pantalon) d'aspect ture, est maintenu autour des reins par une *samla* ou ceinture.

Le compagnon (n° 17) qui guide cet aveugle vrai ou feint, est armé d'un gros bâton et porte un sac vide sur l'épaule droite; il est vêtu d'un pelisson bulgare en peau de mouton, au poil tourné en dedans et garni d'applications de drap coloré, du genre valaque. Ses longues chausses sont aussi de peau de mouton.

Tous deux ont des chaussures munies de cordelettes s'entrecroisant autour des jambes, comme en portent toujours les Roumains et les riverains du Danube.

L'un est coiffé d'un bonnet en fourrure et l'autre d'une sorte de *chchia*.

Le *Roumi*, corruption du *Romain*, est le « chien de chrétien » par excellence; l'expression, appliquée indifféremment à tous les Européens, désigne encore l'ennemi du temps de Jugurtha, comme elle indique, avec le même sens hostile, le non-musulman qui, pour les fidèles, sera toujours aussi un ennemi. Ce que l'on peut observer ici, au point de vue spécial du costume, c'est combien sous des haillons, le Roumi du littoral de la Méditerranée conserve toujours le caractère, du moins général, de sa nationalité. Il y a là, on peut le dire, tout autant de fierté que de misère; car ces mendiants ont, malgré tout, l'intuition qu'ils sont une avant-garde de ces populations européennes pour lesquelles l'envahissement définitif de l'Afrique septentrionale n'est plus qu'une affaire de temps.

Documents photographiques provenant d'Alger, de Bône et de Tunis.

Voir, pour le texte: les Classes pauvres en Égypte (Magasin Pittoresque, année 1847). — *Dunant (Henri)*, La Régence de Tunis, 1858. — *Michel (Léon)*, Tunis et l'Orient africain, 1867. — *M. J. de Crozals*, Bizerte, son passé, son présent et son avenir (Revue de Géographie, octobre 1881). — *M. Maurice Wahl*, l'Algérie, *Germer-Baillère*, 1882. — *M. Paul Gaffarel*, l'Algérie, histoire, conquête et civilisation, *Didot*, 1883.